

## Une foisonnante diversité née des influences et des contraintes

Toutes sortes de maisons propres à ébranler notre imaginaire, en bois, en pisé, ou en pierre, hautes ou basses, que différencient principalement les matériaux et techniques de construction, des maisons paysannes soumises à une contrainte première : être à la fois une unité d'habitation et de production ; devoir abriter la famille et le cheptel des intempéries et des prédateurs, animaux ou voleurs. Des maisons dessinées, photographiées, patiemment expliquées, évoquant d'anciennes techniques agraires et datant des deux ou trois derniers siècles tout au plus. Plus vieilles, elles ont disparu, trop humbles pour avoir été conservées, ou construites de terre et branchages périssables, et celles qui demeurent sont des maisons de maître, au toit à quatre versants, héritières d'une architecture plus savante.

Mais il ne s'agit nullement d'un catalogue d'ensembles régionaux dûment répartis dans des zones de même influence, climat ou peuplement. Certes l'habitation paysanne est « sortie du sol » utilisant les matériaux quasi gratuits des forêts proches ou de l'épierrage des champs. Pourquoi les maisons à pans de bois se situent-elles dans deux zones à l'opposé l'une de l'autre, de l'Espagne à la Baltique et de la Grèce à la Turquie, selon des techniques anglo-normando-flamandes, ou wallo-rhénales ?

Le propos d'Henri Raulin est d'embrasser les faisceaux de raisons pour lesquelles un certain type de maison se trouve en un lieu donné : milieu, matériaux, tradition, influence, emprunt, migration, diffusion, politique des empires...

La raison déterminante n'est pas toujours celle qu'on pense, sinon pourquoi trouverait-on des toits à faible pente dans des montagnes enneigées ?

La confusion sémantique, en français, entre comble et grenier, en dit long sur la volonté de placer la richesse en lieu sûr, près de soi, au-dessus du plafond. Mais d'autres ont construit des greniers à part, et d'autres encore les ont groupés pour une surveillance collective.

La quête qui nous promène à travers toute l'Europe, et à travers le temps, s'éclairant aussi bien du fait néolithique que des maçonneries romaines diffusées dans tout l'Empire, ou de l'imprégnation ottomane des Balkans, cette quête inlassable n'est jamais offerte au lecteur en simple cadeau d'érudition. L'examen attentif « des mots et des choses » engendre chez celui-ci toutes sortes de réflexions sur l'aventure et la nature humaines.

Arbalétrier et encorbellement sont des mots presque familiers autant pour leur charme que pour leur réalité ; mais il n'en va pas de même pour un mur construit en panneresse, ou bien en boutisse, à moins que cela ne soit en assise alternée

comme le préfèrent les maçons flamands. Et que dire d'une toiture en bâtière, dont les murs-pignons montent au-dessus du chaume, laquelle régnait du Léon espagnol jusqu'à la Rhénanie ?

Jamais laissé au dépourvu et rassuré à point nommé par l'explication, le lecteur entre volontiers à la suite de l'auteur dans l'univers des murs et des charpentes. Il n'est pas étonnant d'apprendre que des paysans ont utilisé des bois courbes, choisis à dessein parmi les arbres, pour dresser des charpentes dites « à cruck », bien connues en Angleterre. Elles servaient surtout, comme en France et ailleurs en Europe, à construire des granges, les troncs courbes qui prenaient appui au sol et se rejoignaient au sommet facilitant la circulation des hommes, des animaux et du foin. Mais il est intéressant d'apprendre du même coup « qu'aucun traité de charpenterie, aucune école savante, n'a pris en considération ce principe de structure porteuse pourtant d'une conception extrêmement élaborée ». De même l'angle arrondi du mur n'a pas reçu d'autre reconnaissance que de n'avoir pas su atteindre l'angle droit.

Les toitures, souci majeur, ont assez bien réussi l'étanchéité de la couverture en chaume, en terre cuite ou en tuiles de bois ; mais celles-ci, quelle que soit l'essence, devaient être fendues dans une section du tronc pour conserver le fil du bois. On reconnaît là un trait de sagesse des Anciens. Ceux-ci pourtant commirent des erreurs qu'Henri Raulin comptabilise comme s'il craignait qu'on ne l'accuse de partialité à leur endroit. C'est vrai qu'ils ne surent pas bien aménager le feu dans la maison, non pas tant le feu, tenu éloigné des chaumes et qu'ils maîtrisaient pour cuire les aliments, que la fumée qui s'échappait tant bien que mal par les interstices du toit ou un trou dans le faîtage, sans conduit d'évacuation. Les cheminées n'étaient pas répandues partout, et souvent construites à mauvais escient dans le mur de pignon où elles se refroidissent plus vite et tirent mal. Pourquoi les poêles maçonnés du Nord qui accumulent la chaleur n'ont-ils pas conquis l'Ouest ? Chaleur insuffisante et eau parcimonieuse qu'il faut aller puiser, l'inconfort fait partie des cultures populaires, tout confort exigeant un surcroît de dépenses que l'on ne peut ou que l'on ne veut pas s'octroyer.

La maison élémentaire se composait, au XII<sup>e</sup> siècle, d'une pièce unique, un module de base d'une longueur égale à deux fois sa largeur. Elle a évolué au fil du temps, toujours dans le sens d'accroissement des volumes et d'adjonctions, et s'est prodigieusement diversifiée dans la forme – longère, cour fermée, maison-halle – selon les besoins et les possibilités, donnant lieu à des groupements régionaux spécifiques. Mais il a fallu partout attendre le XIX<sup>e</sup> siècle pour que l'usage de la salle commune diminue au profit d'une certaine privatisation d'espaces fractionnés. Il est vrai que lorsque les tâches à bras se passent toutes à l'extérieur – à l'étable, aux champs, au lavoir – le module de base suffit pour y rentrer dormir.

La mémoire collective est longue, c'est pourquoi une loi non écrite permettait aux pauvres sans terre de construire sur le terrain communal à condition que la maison fût bâtie « en une nuit », ce qui supposait que sa réalisation n'excédât pas une seule pièce.

Ceux qui auront pénétré, avec Henri Raulin, la profondeur ontologique de l'habitat rural ne pourront plus jamais mépriser le bricolage des émigrants capables d'abriter rapidement leur famille dans un logis rudimentaire, non plus que ces hommes qui, en une nuit, « durcissent » leur cabane à grand renfort de ciment, de briques et de bras amis de sorte qu'au matin l'Autorité hésite davantage à la détruire.

Un autre constat concerne l'extraordinaire adaptation de la construction aux contraintes exercées soit par le milieu naturel soit par le milieu social. Deux exemples suffiront : les paysans norvégiens habitués à construire en troncs empilés « pièce sur pièce » se sont retrouvés, en colonisant l'Islande, dans un pays de pierres où le bois était rare et de petit format, et soumis de surcroît aux tremblements de terre. Ils ont donc construit en pierre, mais en renforçant les murs par un chaînage de bois et en ancrant dans le sol les poteaux sur lesquels reposait la toiture. Solide mais non rigide, le bois constitue la meilleure protection antisismique ; ces techniques connues des Byzantins ont plus d'une fois sauvé des peuples des Balkans. La « maison-tour » d'Albanie répond au mode d'habiter en usage : les animaux vivent au rez de chaussée, le premier étage, aire du feu, est consacré à la cuisine et aux femmes, le second est réservé aux hommes de la maison, et aux hôtes qu'un escalier extérieur invite à ne pas traverser l'espace des femmes.

À cette foisonnante diversité il faut encore ajouter des couleurs et des modes, la forme et la fonction des bâtiments annexes et la cohabitation avec les vieux parents. Cependant l'ouvrage, quand bien même il indique les musées de plein air où sont reconstitués des ensembles, ne saurait être assimilé à la simple conservation du patrimoine. Il n'est pas tourné vers le passé. Son rôle est plutôt d'alimenter, de féconder la réflexion prise dans le mouvement de l'évolution. Il sera donc utile aux jeunes générations qui devront bientôt affronter la nécessité. Elles pourraient y puiser notamment de quoi réviser, dans le monde qui vient, le concept de demeure.

Colette Petonnet

Directeur de recherches au CNRS